

FRANK ESCOUBÈS

b:

roman

*Éditions du Littéraire*  
*70 rue de l'amiral Mouchez – Paris XIV<sup>e</sup>*

I

# DÉCULOTTÉE

*« Être, c'est être coincé. »*

*Écartèlement, E.M. Cioran*

POURTANT, la voie était enfin libre. Le monde venait de connaître la plus grande déculottée de son histoire. Et à cet instant précis, mon tour était venu d'en goûter les effets.

« Faites ça vite Monsieur, s'il vous plaît. »

Je laissai entendre un soupir tout écorché pendant que ma cravate se fendillait comme du vieux carton. On pouvait tout nier, prendre les choses de haut, récuser le principe même d'un congédiement qualifié, par-dessus l'épaule, de licenciement sec. En réalité, pourquoi ne pas l'admettre ? Quand on commet le premier *délit de dissidence* chez son propre employeur et que ce dernier n'est pas des plus insignifiants, on mérite son traitement. Cent dix ans de développement serein à l'ombre des gratte-ciels en pleurs. Il avait fallu attendre cent dix ans avant qu'Arthur Bécarre, serviteur dévoué, ne prenne ses aises avec les usages de la Firme. Hooligan, va.

« Je vous en prie, Monsieur. C'est la procédure, c'est juste la procédure. » Le préposé de la sécurité du 1000 Sherbrooke Ouest se tenait dans l'embrasure de la porte, le costume ombreux, le regard vide, coiffé d'une coupe de cheveux de lune forestière. À ses pieds, un flacon de détergent et un tampon à récurer. Effacer toute trace de mon passage. Décoller, surtout décoller les plumes.

De langue, je n'avais plus qu'un appendice sans vie.

Se faire lourder aussi bêtement. Par e-mail.

Tacle ultime.

Projetée en pleine figure, la police électronique de la lettre de licenciement dégoulinait en Arial 12 sur ma chemise. Un courrier recommandé avec accusé de réception avait parallèlement été envoyé à mon adresse

personnelle, à des fins de traçabilité. La procédure exigeait qu'un salarié devenu indésirable quittât les lieux dans les dix minutes qui suivaient sa notification, les services de sécurité s'assurant pendant le paquetage qu'il ne pût commettre, le zoziau, de piratage informatique.

Il sera bien temps d'expliquer une telle humiliation. L'invitation de ce maudit Grec, et tout et tout. Mais pour l'heure, je ne pouvais que sentir se craqueler le cuir de mon siège, comme si les coussinets cédaient sous le cul de plomb. Tout dans ce bureau renvoyait l'écho d'un « allez, ouste ! ». Quant à la soudaine perspective d'arroser les plantes orbicoles d'un deux-pièces meublé, la chaîne parlementaire en bruit de fond, dans un pays de vent et de neige où les indemnités subventionnent généreusement deux semaines de survie max, cette perspective-là, pour tout dire, venait de me saloper le plafond.

« Monsieur, s'il vous plaît ! »

Comme groggy sous le choc d'un coup de boule du destin, je compris que le pire m'attendait, là, dans le dos du bonhomme viandeux de la sécurité. Je fermai mon ordinateur portable, courage, et le rangeai soigneusement à côté du téléphone, parfaitement parallèle à l'arête du bureau. Je me décidai ensuite à récupérer quelques babioles personnelles, très peu. Un petit carton avait été prévu à cet effet, judicieusement mis à disposition par une procédure idoine. Le gardien continuait de gémir des « s'il vous plaît » déplaisants en regardant le panorama du 29<sup>e</sup>, littéralement *au travers* de moi.

Mais quelle balayure !

Jouer au héros, comme ça, sans filet, moi, un « Liste b : ».

Je ruminais si fortement que mon garde du corps finit par avaler à ma place. Il plongea alors dans un coma apparent.

Je pivotai vite fait sur mon siège, fixai pour la dernière fois le paysage de verre et de béton qui s'étalait vers

l'ouest de Montréal jusqu'à se dissiper parmi les ondes sans-fil de l'électrosmog. Un paysage de sous-sol vu de très haut, au ras des grands soirs.

Dans un saisissement, les premières tensions cérébrales d'un mal de tête se mirent à vocaliser comme une colorature. Je me soulevai plus que me levai, mon petit carton sous le bras, dépassai lentement, très lentement par la gauche l'agent de sécurité et entamai la longue traversée des bureaux à ciel ouvert, *dead man walking*, sous le regard silencieux d'une trentaine d'employés. Un seul se leva à mon passage, un dossier dans chaque main : je le vis du coin de l'œil se diriger vers ce qui était encore quelques secondes plus tôt mon micro-bureau, ma bulle cubique, derrière moi. J'entendis la porte claquer, pas question de se retourner.

Ci-gît Arthur Bécarre, anticorps digéré par son propre sérum.

Épitaphe de lilliputien.

J'étais furax.

QUE DE REMUE-MÉNAGE, quand même. Que de remue-ménage depuis un après-midi de novembre qui avait pourtant débuté sous les meilleurs auspices : je peux même dire que ce jour-là, la jubilation le disputait, avec un certain succès, à l'agonie.

Ai-je dit *jubilation* ?

S'il est des mots dont le sens dépasse la pensée, celui-ci en fait partie. Disons qu'en ce début d'après-midi, trois semaines plus tôt, un rayon de soleil venait me rougir le bout du nez. Mon micro-bureau, que j'occupais encore insouciamment à l'époque, était rangé au carré, j'avais le sourire ambitieux. Seuls quelques classeurs multicolores avaient résisté, tels de petits forts Alamo, à l'enterrement dans les fonds de tiroirs : ils me caressaient le coude droit. Autant énoncer d'emblée un grand principe chez moi : je détestais toute forme d'urgence, visais l'aterrissement musculaire, fêtais les journées remplies d'ajournement. Et pour mieux affronter le monde dans de telles dispositions, rien de plus bénéfique qu'une lecture apaisante sur nos amis les insectes pointus. La revue *Horizons animaliers* publiait cette semaine-là un dossier spécial sur les termites, ces curieuses petites bêtes xylophages qui...

*... dociles, s'épuisent dans l'exécution de leurs tâches quotidiennes au point d'avoir évacué toute référence au principe de plaisir, et donc tout potentiel d'insurrection individuelle. L'État termite représente de facto un État totalitaire sous sa forme la plus aboutie, et finalement la plus réussie.*

Ah.

Je vérifiai vite fait : le combiné de mon téléphone fixe était décroché, pas de risque d'être dérangé.

*... travaux de l'entomologiste K. Escherich, recteur de l'Université*

*de Munich (1934-1937), complice du putsch d'Hitler, ont conservé une actualité étonnante. C'est ainsi un fait avéré : la Reine des termites afficherait la molle désinvolture d'un coq-faisan engourdi dans un panier. C'est en effet dans la plus parfaite indolence qu'elle règne sur un peuple de petits soldats castrés subordonnés, par leur nature même, au bien commun.*

Surprenant, tout de même, de lire une telle référence dans *Horizons animaliers*. Les savants allemands d'avant-guerre avaient une réputation sulfureuse, je m'en étais toujours méfié...

*L'État termite, tout occupé à sa subsistance, maintient constamment ses frontières contre l'intrusion d'éléments extérieurs. Parfois, quelques insectes étrangers...*

« Chut ! rabroua une voix de l'autre côté de la paroi.

– Pardon ?

– Tu ne peux pas lire à voix basse ?

– ... Oups, autant pour moi. »

Vexé, je repris en fermant les écoutilles :

*Parfois, parfois, parfois... Parfois, quelques insectes étrangers réussissent à s'immiscer à l'état larvaire dans la termitière sans y avoir été conviés et y secrètent des substances chimiques dont les termites raffolent au point de mettre en péril leur vocation première (l'alimentation du couple royal et du couvain). L'irruption de ces substances caustiques, de véritables psychotropes corrupteurs, peut avoir pour effet immédiat d'ébranler la Cité des termites. Suite page 118.*

Je tournai vivement les pages, j'avais hâte de lire la fin de l'article, perdue quelque part au milieu d'une jungle publicitaire. Fallait-il être sacrément visionnaire pour saisir que dans une termitière géante, là où grouillent tous ces petits yeux sans vie, là où s'opère – bon an mal an – la castration collective du discernement, 114, 116, ah, page 118 : *La source du déséquilibre catastrophique ne peut venir que de l'extérieur.*

Fffffftt...

Un avion en papier recyclé fusa au-dessus de ma tête.  
Mon bureau n'était, ai-je oublié d'en parler ? qu'un semi-bureau, semi par le haut. Les murs (curieusement quand on y songe) ne montaient pas jusqu'au plafond. Porte et murs, il y avait, mais seulement jusqu'à deux mètres vingt de hauteur, le demi-mètre restant étant laissé en partage avec le cubicule voisin. L'avion s'écrasa dans le semi-bureau d'à côté, aucun son ne fut émis. Régnait dans l'open space une pression de fonds marins.

*La source du déséquilibre catastrophique ne peut venir que de l'extérieur. La source du désé...*

Un bip retentit sur mon ordinateur. Du coin de l'œil, je captai la fenêtre intempestive d'Outlook qui venait de s'afficher avec la sécheresse du psaume :

**Rappel : Meeting DRUGSTOR**

**15h00 – 15h30**

**Lieu : Salle Bermudes, 29e.**

Participer par téléphone :

+1-877-800-0000 Toll Free

ID de conférence : 82601751

Vous avez oublié votre code confidentiel de connexion ?

Ma montre me confirma l'heure. Alerte réunionite ! Un peu crispé, je me levai en silence, déchirai la page concluant l'article et la pliai soigneusement dans la poche intérieure de ma veste. Je le savais depuis bien longtemps, depuis un vieil épisode familial, jamais refoulé : quelquefois, un seul intrus, un seul, suffit pour fragiliser la termitière au complet. Quand je disais que la jubilation le disputait, avec un certain bonheur, à l'agonie...



SALLE BERMUDES, sans fenêtre, au centre de la tour, pourquoi toujours ce lieu ? La voix y était assourdie par le souffle permanent d'un système de filtration de l'air couramment utilisé dans les crématoriums contre le mercure. À l'extérieur, protubérance de verre et d'aluminium planquée entre deux vertèbres, le 1000 rue Sherbrooke Ouest, éclairé nuit et jour, faisait obstacle au vol des oiseaux dans le ciel immense de Montréal. Nous étions, autant le savoir, la dernière véritable banque d'affaires, oui, la principale survivante de l'effondrement de la finance spéculative, lorsque, trois années auparavant, Wall Street avait recraché sa vermine lors d'un épisode sacrificiel qui fut qualifié par les médias de Grande Déculottée. Une époustouflante déconfiture de la finance immatérielle venait en effet de barbifier le capitalisme mondial. Nos principaux concurrents argentiers avaient alors été furieusement démantelés, nationalisés par les gouvernements de la planète ou rachetés par de gros conglomérats industriels asiatiques, dont certains, c'est comique à dire, provenaient du secteur du petit électroménager. Résultat : de nombreux confrères faisaient du microcrédit en Afrique noire. L'hyper-finance était en somme devenue la nouvelle sidérurgie.

Alors que nous.

Sérénité.

Full paix météo.

Totalement RE-STRUC-TU-RÉE, étanche aux bulles immobilières, aux crises du crédit, à la débâcle des produits dérivés et à tout autre poil à gratter concocté par l'amère Amérique, la Firme avait RÉ-SIS-TÉ ! Elle continuait d'investir, pour compte de tiers et sur ses fonds pro-

pres, d'investir au carré. Son secret ? Savoir détecter les bonnes idées, et les faire suer à coups de badine. Présente sur tous les continents, elle innovait à tirelire-larigot. Car pour la Firme, *la post-économie devait être créative, ou ne plus être.*

Par politesse ou discrétion, je tournai la tête vers le mur afin de bailler en paix. En charge des Études de marché, je n'étais heureusement jamais le centre de l'attention lors des réunions. Cet honneur revenait plutôt à mes deux collègues en palabres avec Kato Engelbrecht, un associé récemment promu de Toronto, à l'autre bout du fil.

« Comment ça, plus besoin de salive ? tiqua Kato dans le combiné, un peu surpris.

– Eh bien non, plus besoin. Ni salive, ni empreinte digitale. »

Depuis son lointain bureau, Kato, dit G.E., fit entendre l'éclatement d'une petite bulle entre ses deux lèvres replètes. Il tirait son surnom de sa charpente, une colonne d'acier zingué semblable à ces vieux frigos de la marque General Electric. « Et d'où ça sort ? »

Je mentirais si je disais ne pas sursauter à chaque gutturale que la voix préhistorique de ce géant d'origine sud-africaine dégurait dans la langue de Rabelais (précisons que son intérêt pour la francophonie n'avait jamais été qu'une affaire de corsage, sa femme avait eu l'heur de naître quelque part en Abitibi-Temiscamingue).

« Ça sort d'où ? réagit Fadi. Des labos mexicains de DRUGSTOR ! On vient d'être mis au courant. »

Penché sur la pieuvre téléphonique qui étalait aux quatre coins de la table ses micros tentaculaires, ledit Fadi arborait l'œil humide des moments de grâce. Les tempes luisantes, anormalement ridé pour son âge, c'était notre spécialiste *Creative Projects*, d'origine vaguement libanaise, celui qui s'occupait – en périodes de vaches maigres – de dessiner les cartes de la dernière chance.